

En Aveyron, l'association Derrière le hublot met l'art rural sur le devant de la scène

Article réservé aux abonnés

Entre création, tourisme et cohésion sociale, l'association aveyronnaise Derrière le hublot invente un projet culturel en zone rurale des plus inspirants, à l'heure où le secteur cherche à «réenchanter l'institution».



Un refuge alternatif du collectif Encore heureux, en 2020. (cyrus cornut)

par [Ève Beauvallet](#)

publié le 1er janvier 2024 à 16h00

Mais qu'est-ce qu'ils ont tous avec Capdenac-Gare, ville de 4500 habitants nichée sur les rives du Lot ? Qu'est-ce qu'ils ont tous, dans le milieu de la culture mais aussi celui de la transition écologique ou du social, à scruter autant les expériences que mènent dans le grand Figeac, sur les chemins de Compostelle, ou dans les petits bars de l'Aveyron, l'association culturelle Derrière le hublot ? Qui ça, «tous» ? Tous ! Des artistes contemporains comme Abraham Poincheval, des architectes comme Manuelle Gautrand ou

le collectif Encore heureux, des photographes comme Nelly Monnier et Eric Tabuchi (*Atlas des régions naturelles*), des directeurs de théâtre ou de musées soucieux de «réinventer les liens aux spectateurs», des metteurs en scène et plasticiens curieux des projets originaux, sans lieu fixe, qui s’y développent : autour de l’imaginaire de l’autoroute l’A75, autour de celui des refuges pour randonneurs, autour des «services d’art à domicile» pour personnes isolées, autour de banquets funéraires alternatifs...

Début octobre, 120 professionnels du secteur fédérés par la Direction générale de la création artistique affluaient sur le causse, curieux d’écouter entre autres les projets interlopes qu’un «enfant du pays», Fred Sancère, 45 ans, mène depuis 1996 sur un périmètre rural d’une centaine de kilomètres. Il y a quelques jours encore, le fondateur et directeur artistique de Derrière le hublot était même reçu au ministère de la Transition écologique et de la Cohésion des territoires. A croire que sur ce microterritoire se cache une potion précieuse. Peut-être un des remèdes aux maux dont souffrent les institutions culturelles classiques, cherchant toutes la route vers une nouvelle ère de la démocratisation culturelle. Sans doute aussi, le meilleur des contre-exemples à opposer à Laurent Wauquiez, président de la région Auvergne-Rhône-Alpes, qui taclait au printemps cette prétendue gauche de snobs indifférente aux [«déserts culturels»](#).

«Cette œuvre m’a maintenu en vie»

On comprend mieux l’enthousiasme en remontant le cours du Lot pour atterrir, ici, un soir de pluie au bar de l’Hôtel de Paris à Capdenac. Sur la table, un demi d’ambrée et le récit de Jo, 75 ans, ancien cheminot et aujourd’hui «veilleur» à vie. «Veilleur», ça vient du titre donné à un projet artistique hors normes mené l’an passé par Derrière le hublot et qui a impliqué pendant trois cent soixante-cinq jours des habitants du coin, des touristes, des agriculteurs, la pharmacienne, le curé, des élus. Tous les âges, différents milieux socioculturels, quasi aucun profil de spectateur habituel. En haut de la falaise, en surplomb du village, était installé un abri en bois vitré dans lequel une seule personne, chacune son tour, venait «veiller» une heure sur le paysage à chaque lever et à chaque coucher de soleil. Autrement dit : le genre de concept poético-paysager incongru sur lesquels les chiens de garde de la droite dure adorent taper. Délires de bobo, vraiment ? Ce serait un plaisir de laisser Jo leur répondre : amenuisé par un cancer sévère au début du projet, coupé de la vie militante et syndicale qui occupait jusqu’alors sa vie, l’ex-conducteur de train n’ira pas par quatre chemins. *«Je dis pas ça pour les flatter, mais cette œuvre, moi, elle m’a maintenu en vie.»*

Jo habite la maison en surplomb du village, en haut de la falaise, juste à côté de l’abri. Autant dire que ce paysage, il le connaît. *«Ça paraît bête, hein, mais je ne l’avais jamais regardé.»* En contrebas gît la trace de sa vie professionnelle. Sur la rive gauche du Lot, un entrelacs de rails de trains jouxte des entreprises agroalimentaire et aéronautique. On dit que la petite ville offre une *«synthèse exceptionnelle de la révolution des transports»*. Démarché par l’équipe de Derrière le hublot un jour de marché, Jo a d’abord froncé les sourcils devant le truc de l’abri. Aujourd’hui il sait donner la date de sa première veille – *«10 juillet 2022»* –, il en fait cinq autres et a accompagné environ 70 autres veilleurs dans l’abri sur toute l’année. *«Ici, ce genre d’expériences communes, ça se termine souvent par un apéro ou un resto tous ensemble en bas»*, se souvient Fred Sancère. Chaque fois, il y avait Jo.

Evidemment, admet une autre ancienne veilleuse, certains «*se sont emmerdés*» dans l'abri : allez, deux d'entre eux ont manqué de chance en se retrouvant face à une vue bouchée par le brouillard matinal. Mais tous les autres, assure-t-elle, ont «*adoré*». C'est qu'à partir de cette boîte en nid d'aigle est né un curieux réseau de sociabilité, quelque chose qui n'était pas prévu sur le papier. Une petite grappe d'anciens veilleurs continue de se retrouver tous les mois, participe à l'écriture d'un livre sur la petite sentinelle de Capdenac, ont pris contact avec d'autres veilleurs de France.



Derrière le hublot a notamment impliqué pendant 365 jours des habitants du coin, des touristes et des élus pour veiller une heure sur le paysage. (Kristof Guez)

«Faire partie d'une grande chaîne humaine»

[Le Cycle des veilleurs](#), initialement conçu par l'artiste Joanne Leighton, a en effet été décliné de Rennes à Montreuil. Toujours en milieu urbain. Capdenac est l'exception, à laquelle la conceptrice elle-même croyait peu au départ. C'est qu'il fallait convaincre 730 riverains de se lever pour certains à 4 heures du matin pour ne rien faire d'autre qu'observer un paysage qu'ils connaissent pour la plupart déjà, d'accepter de se faire prendre en photo à la sortie, d'écrire un petit mot sur le carnet commun. Ça aurait pu être un flop, c'est devenu «*leur*» abri. «*La petite lumière qui s'allumait matin et soir pour indiquer qu'un veilleur entrait me manque, même !*» sourit Nadine, attablée à côté de Jo à l'Hôtel de Paris. Comme d'autres habitants, la retraitée avait choisi une date symbolique pour son jour de veille, celle du jour d'anniversaire de la mort de son compagnon. D'autres ont choisi la date d'une rencontre amoureuse, d'une naissance, d'un solstice, d'une pleine lune. Ce qu'Edith, elle, a trouvé émouvant dans l'abri, ce n'était pas uniquement la contemplation, c'était d'«*avoir conscience de faire partie d'une grande chaîne humaine, longue d'une année, qui connectait autant de gens. On était à la fois seuls et liés*».

Fred Sancère a voulu inviter *le Cycle des veilleurs* chez lui à Capdenac à la sortie du Covid, lorsqu'il cherchait un projet artistique qui puisse parler humblement de solidarité et d'attention collective. L'attachement des riverains à «leur» abri l'a conforté dans le virage qu'il était en train d'entamer : diminuer encore davantage la part de diffusion artistique classique (les spectacles en salle) pour favoriser plutôt les œuvres et aventures fabriquées à partir des données locales (son paysage, ses modes de vies, ses habitants). Elles peuvent prendre la forme de gestes simples, «*hors radars*», dit Fred Sancère, comme ces balades touristiques alternatives réalisées par des riverains comme Jacques, qui nous raconte le long des étangs l'histoire ouvrière du coin, la mobilisation à laquelle il a pris part contre un projet d'enfouissement des déchets prévu pile sur une incroyable réserve de biodiversité, la tentative de sauvegarde du patrimoine industriel avec les copains. Fred Sancère, lui, balade qui veut dans les arrière-boutiques des boulangeries et charcuterie de son village.



Le collectif Encore heureux au côté de Fred Sancère, le fondateur de Derrière le hublot.
(Kristof Guez)

Refuge féérique en coquilles Saint-Jacques

Une expérience, plus que les autres, a médiatisé la démarche du Hublot : la création depuis 2018 de [plusieurs refuges alternatifs sur le chemin de Saint-Jacques de Compostelle](#), menée en complicité avec des architectes, des artistes, les maires des petites communes avoisinantes ou l'énergique présidente du Parc naturel régional des Causses du Quercy, Catherine Marlas, qui vante la façon qu'ont eue tous ces créateurs de «*retravailler les savoir-faire locaux, en concertation avec les artisans et les habitants*». Dans le refuge féérique tout en coquilles Saint-Jacques où elle nous reçoit dans le froid glaçant de décembre, un livre d'or attend les promeneurs. Dedans, non pas deux ou trois messages, mais plus d'une centaine,

souvent émerveillés, sont griffonnés sur les pages. Le dernier date du début du mois. Nicolas, de Bayonne : *«Arrivé tard sous une pluie battante, seul, trempé jusqu'au slip, je n'ai pu admirer votre œuvre à la tombée de la nuit. Au lever du soleil, je regarde, je me dis quelle chance d'avoir eu un si bel abri pour dormir.»* Le maire de Limogne-en-Quercy nous en lit fièrement une dizaine d'autres en guettant chaque lueur d'admiration sur le visage de la journaliste.

Appelons ça *«art in situ»* si l'on veut, ou *«œuvres contextuelles»*. Elles nécessitent en tout cas de bien connaître le coin. Fred Sancère, lui, ne l'a jamais quitté, à part pour quelques années d'études en anthropologie à Bordeaux. Fils du projectionniste du cinéma local et d'une secrétaire, ce *«pur produit de l'éducation populaire»* investi depuis enfant dans le milieu associatif, montait dans son bled, à 20 ans à peine, des concerts de punk rock avec ses copains de maternelle. Aujourd'hui, il joue joyeusement son rôle d'anomalie totale dans un secteur culturel où les carrières se font habituellement loin des *«trous paumés»*. Il s'enthousiasme de voir que sa *success story* du terroir inspire à l'échelle nationale. Il n'aimerait pas le terme *«success story»* et calmerait sans doute la romantisation. Attention, Derrière le hublot demeure une petite équipe (7 personnes), sans moyens délirants, même si l'obtention en 2020 du label *«Scène conventionnée d'intérêt national art en territoire»* a donné un coup de pouce. Aussi, *«j'aurais beau jeu de dire qu'on est les seuls à expérimenter comme on le fait : Francis Peduzzi au Channel à Calais a ouvert la voie, et aujourd'hui des structures comme Scènes croisées en Lozère ou Pronomades – même s'ils sont uniquement axés sur du spectacle vivant – font aussi un super boulot sur les espaces ruraux»*.

Face à la morosité du secteur culturel (multiplication des conflits sociaux au sein des établissements, flambée du coût de fonctionnement des équipements), lui a l'air de s'éclater au volant de sa vieille Merco propulsée sur les lacets de routes aveyronnaises, occupé à faire ce qu'il préfère : *«inventer des manières de faire se rencontrer les gens»*, développer l'agilité suffisante pour frapper à différents guichets de financements (côté culture, mais aussi côté tourisme, social, territoire). Et transmettre un peu de sa frénésie à inventer son métier sur-mesure. Parce que la mission classique d'un programmeur *«c'est un peu chiant, non ?»* En tout cas, parfois, *«décourageant»*. Disons que la fameuse *«crise des vocations»* pour diriger les institutions culturelles, [pointée il y a quelques semaines par la ministre de la Culture](#), tout cela n'a rien d'étonnant. Il l'a d'ailleurs signifié à Rima Abdul-Malak, précise-t-il, en accélérant bien les virages au volant. *«C'est bien de former des jeunes gens de la diversité à prendre les rênes des institutions culturelles loin de chez eux. Mais ce serait super de les aider parfois à rester à proximité pour inventer des prototypes.»*